1862-1867 Guerre du Mexique - Extrait de : Précis des guerres du Second Empire – Auteur : Fabre de Navacelle colonel d'artillerie – Editeur : Plon, Nourriet et Cie imprimeur éditeurs 1887 –Sources :

GUERRE DU MEXIQUE

1862-1867

Nous n'abordons pas sans tristesse le récit de cette funeste guerre, qui a porté une si cruelle atteinte au prestige politique de la France, à la confiance et à l'affection de ses voisins, à la foi en lui-même qu'avait eue jusque-là l'Empereur. Il n'est pas vrai, comme en répandit le bruit une intrigue de cour, qu'elle ait profondément entamé nos ressources militaires. Le mal qu'elle a fait à la France a été bien plus moral que matériel ; mais ce mal a été grand !

Le gouvernement du Mexique, passant d'un parti à l'autre, selon les péripéties de luttes civiles presque continuelles, se montrait toujours peu fidèle aux obligations financières de l'État, peu capable de garantir la sécurité des résidents étrangers : les agents mêmes des gouvernements n'étaient pas en sûreté sur son territoire. De là des griefs de divers ordres analogues à ceux qui avaient jadis amené, devant Saint-Jean d'Ulloa, l'amiral **BAUDIN** et le prince **de JOINVILLE**. En 1861, ils avaient lassé la patience de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne.

Le 31 octobre 1861, leurs représentants signèrent, à Londres, une convention aux termes de laquelle « les trois puissances devaient agir de concert et envoyer sur les côtes du Mexique des forces de terre et de mer chargées de *saisir et d'occuper les forteresses et positions militaires du littoral* ; leurs commandants étant autorisés, d'ailleurs, à *accomplir les opérations* qui seraient jugées, sur les lieux, les plus propres à réaliser le but spécifié.…

« Art. 2. — Elles s'engageaient... à n'exercer, dans les affaires intérieures, aucune influence de nature à porter atteinte au droit de la nation mexicaine de choisir et de constituer librement la forme de son gouvernement.... »

Il est difficile, malgré les constantes protestations de la France, de soutenir que les obligations résultant de cet article 2 aient été bien observées par elle, et que ses alliés se soient séparés d'elle sans motifs justifiables. La France, égarée par des informations mal appréciées, par les rapports d'un agent devenu l'adversaire irréconciliable du président **JUAREZ**, crut pouvoir se refuser absolument à reconnaître l'autorité de ce magistrat : il l'exerçait, en effet, comme suppléant légal du président **COMONFORT**, qui avait quitté le Mexique en 1858, et à travers les fortunes diverses d'une guerre civile entretenue, depuis trois ans, entre le parti libéral, qu'il représentait, et le parti réactionnaire : celui-ci avait occupé Mexico jusqu'en décembre 1860 et n'avait succombé qu'à ce moment, vaincu, dans la personne de **MIRAMON**, par le général **ORTEGA**. Il était notoire que l'empereur **NAPOLÉON** désirait et croyait possible de faire accepter au Mexique un souverain : depuis Iturbide et Santa Anna, l'idée d'une monarchie qui délivrerait ce pays de l'instabilité déplorable dont il souffrait avait paru prévaloir plus d'une fois, et les émigrés mexicains assuraient que la moindre assistance donnée de l'extérieur à la majorité calme et passive de la nation suffirait pour la dégager des politiciens qui l'opprimaient et gardaient le pouvoir. Il était question, pour occuper le trône, de l'archiduc **MAXIMILIEN**, frère de l'empereur **François-Joseph**, et du sang de **Charles-Quint**, le premier souverain espagnol du Mexique. On savait l'empereur **NAPOLÉON** favorable à ces idées, et l'article 2 de la convention de Londres avait surtout pour objet d'en empêcher la réalisation.

Ces considérations non militaires ont eu, sur la conduite et l'issue de la guerre du Mexique, une telle influence qu'il a paru impossible de les passer complètement sous silence. Ajoutons que la partie politique agissante était formée, au Mexique, à peu près exclusivement par les descendants, purs ou métis, des conquérants espagnols : les Indiens se laissaient « presser » par tous les chefs militaires, et fournissaient aux armées des soldats sans opinion, obéissant successivement à tous les partis, mais dociles, durs à la fatigue et aux privations et ne craignant pas la mort.

Comme contingent à l'alliance, la France envoyait au Mexique des troupes de marine, auxquelles la guerre ajouta, dans la prévision d'une marche à l'intérieur, un bataillon du 2^{e} zouaves, un peloton du

2e chasseurs d'Afrique, des détachements du génie, du train, des ouvriers d'administration, le matériel d'une batterie de 4 rayé, que devait servir l'artillerie de marine, des harnachements pour les mulets qu'on devait trouver dans le pays. L'Empereur et le marquis **de CHASSELOUP-LAUBAT**, ministre de la marine, avaient décidé cette organisation en dehors du maréchal **RANDON**, ministre de la guerre, qui la jugeait très-imparfaite et très-entachée d'imprévoyance. Le contre-amiral **JURIEN de la GRAVIÈRE** dut commander cette force de deux mille quatre cents hommes. Il disposait en outre d'une escadre de onze navires, portant quatre mille cinq cents hommes d'équipage et dont les ressources suppléèrent en partie à ce qui manquait pour une expédition sérieuse : on avait supposé, même sous ce rapport, un concours du pays analogue à celui qu'on avait trouvé dans les guerres précédentes en Turquie et en Italie. Cette fois, il manqua complètement. Le système constant des libéraux du Mexique fut de faire le vide autour des armées alliées et de bloquer, pour ainsi dire, à l'intérieur, les postes et les ports qu'elles occupaient.
L'Empereur avait recommandé une grande déférence pour le général **PRIM**, que son grade et la force du contingent espagnol qu'il commandait désignaient comme le principal chef de l'expédition. Le général **PRIM** ne justifia pas cette confiance. Sa conduite, dans toute cette circonstance, fut ambiguë et variable, et son influence particulièrement funeste. Après avoir combattu, au sénat de Madrid, le principe de l'expédition, il en avait sollicité et obtenu le commandement. La France et l'Angleterre apprirent avec surprise que, contrairement aux conventions faites avec elles, l'Espagne avait devancé leur action : dès le 1er décembre 1861, quinze bâtiments, partis de la Havane, avaient porté à Vera Cruz les six mille hommes du général **PRIM**. La place avait été abandonnée sans coup férir par le général **La LLAVE**, mais non pas sans protestation. La présence des anciens dominateurs du Mexique avait fait renaître toutes les défiances et donné à l'appel que **JUAREZ** adressa à la nation une autorité qui eût fait défaut vis-à-vis de ses autres adversaires : il apparut comme le défenseur de l'indépendance du pays. On soupçonna alors le général **PRIM** de songer pour lui-même à la souveraineté du Mexique. L'Espagne était d'ailleurs peu sympathique au choix de l'archiduc.
Les Anglais du commodore **DUNLOP** arrivèrent ensuite à Vera Cruz ; les Français débarquèrent le 9 janvier.
Le général **URAGA** bloquait Vera Cruz, interdisait toute communication avec la ville et éloignait tous les animaux qu'on eût pu utiliser pour les transports : on se procura, à haut prix, à la Havane et dans les Antilles, deux cent cinquante-quatre mulets et quatre vingt-neuf chevaux. L'amiral insista pour qu'on ne restât pas à Vera Cruz, où l'accumulation des troupes eût aggravé l'insalubrité du climat. On s'avança jusqu'à la Tejeria, à douze kilomètres. C'était l'extrémité d'un chemin de fer dont le prolongement occupa plus tard l'armée d'invasion. Déjà la différence des vues se manifeste entre les alliés : les commissaires anglais refusent leur signature à l'ultimatum signifié par le ministre de France, M. **de SALIGNY**, dont ils jugent les réclamations exorbitantes. Le général **DOBLADO** négocie et tâche de prévenir une rupture ; mais, sur l'insistance de l'amiral, les alliés exigent des campements salubres et signifient leur volonté de marcher sur Talapa et Orizaba, au delà des Terres Chaudes. Le 25 janvier paraît un décret de **JUAREZ** qui menace de mort les envahisseurs et les Mexicains qui les seconderaient. C'est ce décret qui fut appliqué, en mai 1867, à l'empereur **MAXIMILIEN**, aux généraux **MÉJIA** et **MIRAMON**.
Le 9 février, **DOBLADO** signifie aux alliés qu'ils ne seront autorisés à avancer dans le pays qu'après conventions précises et sous des conditions acceptées des deux parts. **DOBLADO** se rencontre avec **PRIM**, le 19 février, à la Soledad, et arrête avec lui la convention ci-après, que les commissaires anglais et français signèrent la nuit suivante :

1º On se place sur le terrain des traités, et des négociations s'ouvriront à Orizaba. Pendant leur durée, les alliés s'établiront à Orizaba, Cordova, Tehuacan.

2º Si les négociations viennent à se rompre, les alliés reculeront jusqu'à Paso Ancho et Paso de Ovejas (soit au delà des escarpements de Chiquihuite, qui séparent la terre chaude de la terre tempérée). Dans ce cas, leurs hôpitaux resteront sous la sauvegarde du Mexique. Enfin, le pavillon mexicain sera rétabli, dès la marche en avant, sur Vera Cruz et San Juan d'Ulloa.

Même sans hostilités ouvertes, la marche fut très-difficile et mit à l'épreuve le courage et l'esprit ingénieux de nos marins et de nos soldats. L'active sollicitude de l'amiral maintint au plus haut degré le moral de sa petite armée, malgré les fatigues et les souffrances de cette pénible traversée de vingt lieues des Terres Chaudes. L'armée n'atteignit Cordova que le 5 mars. Le 11, elle franchit les Cumbres, ressaut de six cent cinquante mètres entre la terre tempérée et le plateau d'Anahuac, terre froide à deux mille deux cents mètres d'altitude, où viennent le blé et le maïs, où les Européens retrouvent la température qui leur convient. Le 12 mars, l'armée occupa Tehuacan, mais le convoi n'arriva que le 21, après vingt-cinq jours de marche depuis la Tejeria.
Déjà les Anglais avaient absolument quitté la partie, leur gouvernement laissant à la charge du commodore **DUNLOP** le convoi que cet officier général avait acheté à la Havane pour accompagner les Français : ceux-ci le lui rachetèrent. Dès le 15 janvier, l'empereur **NAPOLÉON** avait fait savoir à Londres que le débarquement prématuré de **PRIM** augmentant les difficultés de l'entreprise, il jugeait nécessaire d'augmenter les forces françaises. Sans s'y opposer d'ailleurs, le gouvernement anglais s'était refusé à agir de même. En Espagne, on condamne le projet d'une monarchie mexicaine.
Le gouvernement français désavoua la convention de la Soledad, comme impliquant une reconnaissance du gouvernement de **JUAREZ**, retira à l'amiral **JURIEN**, élevé cependant au grade de vice-amiral, le commandement direct des troupes de terre ; celles-ci s'augmentèrent de quatre mille quatre cent soixante-quatorze hommes, confiés au général **de LORENCEZ**, et qui débarquèrent, le 6 mars, à la Vera Cruz. Le général, et surtout son chef d'état-major **VALAZÉ**, arrivaient avec la résolution, tout à fait conforme aux désirs de la cour de France, de renverser **JUAREZ** par la force et de rompre d'abord toute négociation avec lui. Ils amenaient avec eux le général **ALMONTE** et le Père **MIRANDA**, les chefs du parti réactionnaire le plus avancé, dont la présence souleva l'irritation du parti libéral et le rallia à **JUAREZ**, à peine accepté avant l'intervention.
Sur l'insistance de l'amiral, l'armée se remit en route pour exécuter la convention en rétrogradant jusqu'aux Terres Chaudes. Mais, sous le prétexte d'hostilités assez mal constatées, le général **de LORENCEZ** arrêta à Cordova le mouvement de recul, et l'offensive dut se prononcer immédiatement. La période des négociations était close et l'alliance rompue ; les contingents alliés allaient se rembarquer. Un incident malheureux se produisit à Cordova même, que **PRIM** traversait en regagnant Vera Cruz : il trouva dans les rangs de l'armée française une attitude et des démonstrations de colère et de mésestime qui le laissèrent profondément ulcéré. Comment ne pas se rappeler, à ce propos, que ce fut lui qui, en 1870, offrit la couronne d'Espagne à un **HOHENZOLLERN**, préparant ainsi la guerre franco-allemande !
Une proclamation de **JUAREZ** interprétait la retraite des Anglais et des Espagnols comme la condamnation de l'intervention française et la constatation de la justice de la cause qu'il soutenait : l'opinion, si divisée au Mexique, se rallia de plus en plus à cette cause de l'indépendance, que personnifia **JUAREZ**.
De leur côté, les plénipotentiaires français publièrent une déclaration de guerre, non à la nation mexicaine, mais à son gouvernement (16 avril 1862). **ALMONTE** publia le *plan de Cordova,* se déclarant chef suprême de la nation, muni de pleins pouvoirs pour traiter avec les alliés et convoquer un congrès national. Les généraux **MÉJIA**, influent dans le pays situé au nord de la

route de Vera Cruz à Mexico, et **MARQUEZ**, qui, sous **ZULOAGA**, commandait au sud, se déclarèrent pour l'intervention.
Le 19 avril, le général **de LORENCEZ** partit de Cordova, se dirigeant vers les Cumbres ; après une heure de marche, son avant-garde, dirigée par le capitaine **CAPITAN**, trouva la route barrée par des cavaliers mexicains, les chargea et les mit en déroute. Ces cavaliers formaient l'escorte de la comtesse **de REUSS,** Mexicaine et femme du général **PRIM**.
Le 20, le général **de LORENCEZ** arriva à Orizaba ; le général **ZARAGOÇA** s'était retiré aux Cumbres avec quatre mille hommes fortement établis et dominant de haut la plaine d'Acultzingo ; la brigade française constitue à Orizaba ses dépôts et magasins ; elle s'y complète, y reçoit une centaine de cavaliers mexicains commandés par le général **GALVEZ**, et se dispose à marcher sur Puebla, la principale ville de l'Anahuac. « A Puebla, écrit le ministre de la guerre, vous donnerez un appui suffisant au parti conservateur, si ce parti existe assez fort pour l'emporter. » On voit qu'il y avait doute aux yeux du maréchal.
Le général **de LORENCEZ** partit le 27 avril d'Orizaba avec le 99e, colonel **LHÉRILLIER** ; le 2e zouaves, colonel **GAMBIER** ; le 1er bataillon de chasseurs, commandant **MANGIN** ; un régiment de marche d'infanterie de marine, colonel **HENNIQUE** ; un bataillon de fusiliers marins commandé par le capitaine de frégate **ALLÈGRE** ; le 2e escadron du 2e chasseurs d'Afrique, capitaine **de FOUCAULT** ; deux batteries, commandant **MICHEL** ; le commandant **de COATPONT**, commandant le génie ; l'intendant **RAOUL**, dirigeant l'administration. L'armée comptait sept mille trois cents hommes ; mais elle laissait à Orizaba cinq cents malades sous la garde de deux compagnies de marins.
Le général partait plein de confiance dans le « succès de Maximilien » ; ce sont les termes d'une lettre au ministre, où l'on peut reconnaître l'influence de M. **de SALIGNY**.
La route, en quittant Acultzingo, gravit, par une série de lacets, la haute muraille qui, sous le nom de Grandes Cumbres, domine la vallée qui descend sur Tehuacan ; **ZARAGOÇA** y avait établi les brigades **ARTEAGA**, au centre, défendant la route et les ruines d'un ancien presidio, **ESCOBEDO** à droite, **NEGRETE** à gauche, une 4e brigade en réserve sur le sommet, **PORFIRIO DIAZ** occupant, avec six pièces, le deuxième étage de la montagne, qui porte le nom de Petites Cumbres.
Le 28 au matin, la colonne française partait d'Acultzingo ; à une heure, l'ennemi révéla sa présence en ouvrant le feu sur une compagnie de zouaves qui gravissait la montagne ; le général disposa immédiatement son attaque. Deux compagnies de chasseurs montèrent, à droite, vers une batterie établie sur un contrefort ; à gauche, deux autres compagnies et une compagnie de zouaves gravirent de difficiles sentiers ; deux autres, enfin, se dirigèrent, par la route, sur le presidio ; un bataillon de zouaves soutenait l'attaque et renforça la gauche. A trois heures, le presidio était emporté, et une compagnie atteignait le col à gauche ; celle-ci chargeait à la baïonnette pour repousser une attaque des Mexicains ; bientôt après, deux compagnies de zouaves apparaissaient sur la crête de droite et l'ennemi repassait le Puente Colorado ; la nuit venait : on s'arrêta au pont. Le général renvoya à Acultzingo, où étaient restés les bagages des assaillants, les zouaves et les chasseurs. Lui-même campa au sommet de la Grande Cumbre, avec le 99e et les marins. Les quatorze compagnies engagées avaient pris deux obusiers et vingt prisonniers et repoussé deux mille quatre cents hommes. Elles comptaient deux tués et trente-deux blessés.
ZARAGOÇA se replia sur San Augustin, **ESCOBEDO** sur Tehuacan : le 29, l'armée française franchit les Cumbres, laissant le bataillon de chasseurs au Puente Colorado, et s'arrêta à la Cañada ; le 4 mai, elle atteignit Amozoc, à quatre kilomètres de Puebla : l'ennemi s'était retiré sans combattre, mais en brûlant les meules de blé qui couvraient ce plateau d'Anahuac. On avait marché le matin avec un temps favorable. Chaque soir, à quatre heures, tombait une pluie torrentielle.
Puebla de los Angeles est la deuxième ville du Mexique ; elle compte 74,000 habitants (Mexico en a 210,000 ; Guadalajara, 72,000). Elle est dessinée régulièrement par des rues à angle droit qui la

découpent en « cadres » (îlots carrés de maisons). De nombreux couvents, très-solidement construits, forment autant de points forts que les Mexicains avaient reliés par des barricades, en constituant, au centre de la ville, un réduit principal. Toute l'armée de **ZARAGOÇA** se consacrait à la défense. Les démonstrations populaires, sur lesquelles comptait l'armée d'intervention, avaient fait défaut sur la route, ainsi que les contingents conservateurs.

La route d'Amozoc passe, un peu avant d'arriver au Rio San Francisco, qui baigne les murs du côté de l'est, à cinq cents mètres environ au sud du Cerro Guadalupe, crête de douze cents mètres environ de longueur qui court parallèlement à la ville du sud-est ou nord-ouest. Un couvent fortifié en occupe la pointe la plus rapprochée de la route. Il est à cent deux mètres d'altitude et les abords en sont escarpés. A cinquante mètres plus bas, le fort Loreto défend l'autre extrémité de cette crête. Dans les sièges précédents, notamment dans celui de 1846 par les Américains du Nord, les assiégeants avaient tourné la ville par le sud, évitant de se heurter au Cerro de Guadalupe. Le général **de LORENCEZ** résolut, malgré ces souvenirs, d'aborder directement le Cerro. D'une part, il le trouvait sur sa route et, avec sa faible armée, n'avoir pas de communications à établir et à défendre était un notable avantage. De l'autre, il pouvait, s'il réussissait, se rendre maître de la place sans qu'elle eût à souffrir de l'attaque ; or M. **de SALIGNY** lui représentait les habitants de Puebla comme des amis opprimés par l'armée de **ZARAGOÇA**. On s'apprêtait, selon lui, à couronner de fleurs les libérateurs venus sous le drapeau de la France.

ZARAGOÇA occupait la ville avec son armée, de dix à douze mille hommes ; les forts du Cerro étaient défendus par deux batteries et douze cents hommes aux ordres de **NEGRETE**.

Le général **de LORENCEZ** résolut de canonner le fort, puis de brusquer l'attaque avec sa brave infanterie. A onze heures, le café pris, le ravin qui passe au pied du Cerro fut franchi par deux bataillons de zouaves et les dix pièces d'artillerie que possédait l'armée ; les chasseurs couvraient l'attaque à droite ; les fusiliers marins étaient à gauche avec la batterie de montagne, l'infanterie de marine en second ligne, sauf quatre compagnies qui, avec le 99^{e}, couvraient le convoi.

La position de l'ennemi était tellement dominante que les canons français ne pouvaient la voir qu'en se reculant jusqu'à deux mille mètres de distance. Leur feu, continué pendant trois quarts d'heure, fut tout à fait inefficace, et les Mexicains n'en avaient été nullement ébranlés quand fut donné le signal de l'assaut. Les canons mexicains, au contraire, pouvaient aisément bien diriger leurs feux tout à fait dominants. **ZARAGOÇA** avait envoyé la brigade **BERRIOZABAL** à l'aide de **NEGRETE** ; sa cavalerie était répartie des deux côtés du Cerro, soit derrière Loreto, soit sur la grande route, entre Guadalupe et le couvent fortifié de los Remedios, qui touche cette route au sud.

Cependant les zouaves, les marins, les chasseurs s'élancent, au signal donné par le général, à l'assaut de la montagne. Tandis que le 2^{e} bataillon l'aborde directement, le 1er, avec les marins et l'infanterie de marine, s'élève entre Loreto et Guadalupe, parvient jusqu'au fossé de ce dernier fort et se trouve, là, en face d'un solide réduit avec trois étages de feux. Les morts, les blessés s'accumulent devant cet obstacle, tandis qu'un intrépide soldat, le clairon **ROBLOT**, sonne la charge debout sur la crête du fossé. On essuie à droite les feux de Loreto ; devant soi, on trouve cinq bataillons à l'abri de murailles que le canon n'a point ébranlées : il faut reculer. La cavalerie mexicaine tourne Loreto et menace les derrières des assaillants ; elle entoure les deux compagnies de chasseurs qui couvrent la droite de l'attaque, mais sans pouvoir les entamer.

A ce moment l'orage journalier éclate, terrible, et des torrents de pluie achèvent de rendre impraticables les pentes du Cerro et impossible un nouvel élan des troupes. Le général se décide à faire sonner la retraite. On reprend les sacs au pied du Cerro et l'on s'y fixe pendant que les blessés sont évacués sur Amozoc : on comptait cent cinquante-six morts, parmi lesquels l'intendant **RAOUL**. On ramenait trois cent quarante-cinq blessés ou malades. Les Mexicains n'avaient perdu que quatre-vingt-trois tués et cent trente-deux blessés, et le succès allait exalter au plus haut point le

moral des défenseurs de la République. Le triomphe « des fils de l'Anahuac sur les premiers soldats du monde » fut célébré avec enthousiasme, et le congrès investit **JUAREZ** de pleins pouvoirs.
Cependant l'armée française restait jusqu'au 8 mai à trois kilomètres de Puebla, offrant à **ZARAGOÇA** le combat, qu'il se garda d'accepter, mais renonçant à donner un nouvel assaut ; le 8, elle commença une lente et imposante retraite, séjourna les 9 et 10 à Amozoc, traversa les Cumbres le 16, et rentra le 19 à Orizaba, laissant à six kilomètres de la ville deux bataillons du 99e sur le Rio Blanco.
Là, on fut joint par quelques cavaliers de **MARQUEZ** : ce général, qui devait rallier l'armée française devant Puebla, avait été arrêté à soixante-dix kilomètres sud de Puebla par les troupes libérales, et, en ce moment même, le gros de ses troupes était séparé d'Orizaba, à la Barranca Seca, qui continue la position des Cumbres, par le général **TAPIA**, à la tête de cinq cents cavaliers et de quatorze cents fantassins. Le commandant **LEFEVRE** y courut d'Ingenio avec quatre cent cinquante hommes du 99e ; après avoir franchi quatorze kilomètres, il trouva les deux berges de la Barranca occupées par l'ennemi, qui appuyait sa droite à un mamelon. Il était cinq heures et demie. Trois compagnies abordèrent le centre et la gauche des Mexicains ; les trois compagnies de gauche escaladèrent le mamelon, ouvrant la route à la cavalerie de **MARQUEZ** : celle-ci, vigoureusement enlevée par ses chefs, passa derrière l'infanterie française pour charger la gauche ennemie. A six heures un quart la victoire était complète : un drapeau et douze cents prisonniers demeuraient aux mains des vainqueurs ; les Mexicains perdaient, en outre, une centaine de morts et le double de blessés ; la cavalerie alliée avait perdu deux cents hommes.
Le combat de la Barranca Seca changeait la disposition des esprits : l'ennemi, devenu beaucoup moins entreprenant, laissait le général **LORENCEZ** rétablir les communications avec la mer. Le Fortin, Cordova, le Potrero, le Chiquihuite furent occupés par des postes. Entre ce dernier point et la Tejeria, les convois durent être escortés ; le colonel **HENNIQUE** avait enlevé le Chiquihuite au général **la LLAVE**, le principal chef des guérillas de la région chaude ; les soldats de **MARQUEZ**, armés de quatre mille fusils trouvés à la douane de Vera Cruz, gardaient Potrero et le Fortin ; ils touchaient des rations régulières ; on trouva dans le pays quelques ressources en paille et farine, et Orizaba put être, pour la saison pluvieuse, transformée en garnison bien organisée.
Mais à Vera Cruz la situation était désolante et exigeait tous les soins et la fermeté du commandant **ROZE**, que l'absence momentanée de l'amiral **JURIEN** laissait à la tête de l'escadre. Quatorze officiers, cent quatre-vingts marins et soldats succombaient au vomito : une contre-guérilla à cheval, formée par l'ingénieur suisse **STOECKLIN**, et un détachement de **MARQUEZ**, posté à la Tejeria, ne parvenaient pas à rendre la sécurité à la route. Or la famine menaçait, et les convois représentaient pour l'armée une ressource indispensable. A la fin de mai, on reçut un convoi de quarante-sept voitures, escorté par le général **DOUAY**, nommé commandant en second de l'armée et débarqué de France, le 16 mai, avec trois cents hommes. Quelques jours après, le général mexicain **GALVEZ** amena trente-trois voitures ; mais, le 10 juin, un train de vingt chariots, sous l'escorte de vingt-sept cavaliers de la contre-guérilla, fut attaqué et détruit à l'Arroyo Seco : un officier du train échappa seul avec son ordonnance.
Cependant, à Mexico, on savait combien était amer le ressentiment du général **de LORENCEZ** contre les influences qui l'avaient dominé à son arrivée au Mexique, causant ainsi son échec à Puebla. **ZARAGOÇA** lui proposa une convention d'évacuation, en lui faisant connaître l'augmentation des forces libérales. Le général se refusa à toute négociation de ce genre et concentra ses forces à Orizaba, où le colonel **LHÉRILLIER** revint des Cumbres. La ville fut barricadée, et les hôpitaux et magasins réunis au centre, dans un réduit fortifié ; des épaulements couvrirent le pont où la route de Puebla franchit le Rio Angostura (dérivation du Rio Blanco), près de la Garita (maison d'octroi), au pied du Cerro Borrego, qui, de ce côté, domine Orizaba de trois cent cinquante

mètres. Quatre compagnies du 99e et deux sections d'artillerie s'établirent à ce poste, tandis qu'une 5e compagnie se portait au nord de la ville et que le reste des troupes occupait les barricades.
L'armée libérale prenait, en effet, l'offensive. **ORTEGA** arrivait le 13 juin, et faisait occuper aussitôt le Borrego.
Vers dix heures du soir, le commandant **SOUVILLE**, du 99e, détaché à la garde de la porte de l'Ouest, entendant le bruit des armes sur la montagne, fit partir la compagnie **DETRIE** pour y devancer l'ennemi, s'il était temps encore, puis fit prendre les armes à la compagnie **LEFEVRE**, pour soutenir **DETRIE**. Il prévenait en même temps le colonel **HENNIQUE** et le général **de LORENCEZ**. A minuit, les hommes de **DETRIE**, gravissant un à un, péniblement et en silence, se trouvaient réunis sur un petit plateau avec leur capitaine. Tout à coup, une fusillade part des broussailles voisine s: le capitaine **DETRIE** fait mettre sac à terre et ordonne la charge ; pendant une heure, on avance pied à pied ; on enlève trois obusiers qui sont précipités dans le ravin ; l'obscurité a dérobé à l'ennemi le petit nombre des assaillants, mais ses rangs s'épaississent, et le capitaine **DETRIE** fait embusquer ses hommes avec défense de tirer jusqu'à l'arrivée des renforts qu'appellera le bruit du combat. En effet, à trois heures et demie, la compagnie **LEFEVRE** le rejoint, et, ensemble, on reprend l'offensive.
Deux fois les Mexicains essayèrent de charger après une fusillade qui semblait devoir anéantir la poignée de braves qui les attaquait. Repoussés deux fois dans ce combat corps à corps, ils fuient enfin, laissant sur le terrain deux cent cinquante hommes, dont deux colonels et deux lieutenants-colonels ; ils ont perdu deux cents prisonniers, trois obusiers, un drapeau, deux fanions. Les deux mille hommes qui avaient gravi la montagne entraînent dans leur fuite le reste de la division **ORTEGA**. Leurs glorieux adversaires étaient au nombre de cent quarante ! et l'obscurité qui avait dérobé leur nombre à l'ennemi avait seule permis ce succès de quelques héros. Le capitaine **DETRIE** fut nommé chef de bataillon.
Le général **DOUAY** fut, au jour, attaqué au pont du Rio Angostura : le feu de vingt-deux pièces de canon, ouvert dès cinq heures du matin, le contraignit à évacuer la Garita et le rancho de Corrizal. Mais **ZARAGOÇA** ne fit pas d'autre progrès, et, la défense du Borrego ayant été organisée à la droite des Français, il se retira pendant la nuit. Des deux parts, on rendit les prisonniers.
Mais la faim menaçait Orizaba. Le transport des vivres de Vera Cruz devenait une entreprise aussi difficile qu'indispensable. Les décrets financiers d'Almonte ruinaient le commerce et aliénaient les populations ; les soldats de **MARQUEZ** désertaient dans la terre chaude, et, au commencement de juillet, le colonel **HENNIQUE** dut se charger lui-même de conduire à la Tejeria cent voitures vides et d'en ramener cent quarante chargées de vivres. Sur ces routes détrempées par les pluies, on gagnait à peine une lieue par jour, et encore s'estima-t-on bien heureux qu'un bataillon du 99e, expédié d'Orizaba au-devant du convoi, arrivât à temps pour empêcher **la LLAVE** de faire sauter le pont de la Soledad. Ce pont fut brûlé, d'ailleurs, avant le passage d'un second convoi de quatre cent cinquante mulets ramassés de toute part et qui durent passer à gué le Jamapa. Le lieutenant-colonel **LEFEVRE** ramena ainsi des vivres pour quinze jours, et sa troupe avait été sans cesse harcelée par les guérillas et décimée par le vomito. Mais, quoique la ration fût réduite pour les hommes et les chevaux, un troisième et un quatrième convois durent encore reprendre ce dangereux chemin. Le dernier, arrêté par une crue du Jamapa, y rencontra heureusement les premiers renforts envoyés de France avec le colonel **BRINCOURT**. Une traille établie par le génie, une passerelle pour les hommes, jetée entre deux pointes de rochers, permirent le passage.
Malgré les lettres où le général **de LORENCEZ,** absolument revenu de ses illusions premières, déclare l'entreprise impraticable, surtout avec **ALMONTE** et M. **de SALIGNY,** l'Empereur a résolu de la poursuivre et proclamé le nécessité, pour l'honneur de la France, de venger l'échec de Puebla. Cette fois les moyens d'action, si parcimonieusement mesurés à l'origine, seront prodigués.

L'armée sera portée au chiffre de trente mille hommes (ce chiffre fut même dépassé d'un quart) et commandée par le général **FOREY**, le vainqueur de Montebello. Celui-ci débarqua à Vera Cruz le 21 septembre. Il gagna Orizaba le 24 octobre. Le général **de LORENCEZ,** se refusant à prendre part à l'expédition à la tête d'une division, part pour la France le 10 novembre. Les deux divisions entre lesquelles se partageait l'armée furent commandées par les généraux **BAZAINE** et **DOUAY** ; la cavalerie, aux ordres du général **de MIRANDO**L, comprenait deux escadrons de chacun des quatre régiments de chasseurs d'Afrique, deux du 12e chasseurs, une escorte du 5e hussards pour le général en chef. Un matériel de siège, des réserves d'artillerie, des services administratifs bien organisés, — quoique les moyens de transport fussent encore insuffisants, — révélaient la part prise par le ministre de la guerre à cette préparation plus complète. Les batteries de 4 de la marine, et celle de 12 qu'avait formée l'amiral, furent attachées à la brigade **de CASTAGNY**, division **BAZAINE**. Les autres troupes de la marine, régiment d'infanterie, bataillon de fusiliers, compagnies du génie colonial, volontaires créoles, restèrent en dehors des divisions. Plus tard, l'Empereur obtint, par son ascendant sur l'Égypte, l'envoi d'un bataillon égyptien, formé surtout de nègres, et qui fut très-utile pour la police des terres chaudes.

Au 1er janvier 1863, l'effectif était de 21,000 fantassins, 1,500 cavaliers, 2,300 artilleurs, 680 sapeurs, 2,500 hommes des services administratifs : 31,000 hommes avaient été portés au Mexique ; 2,852 étaient morts ou avaient dû être rapatriés.

A ce moment, l'amiral **JURIEN** avait repris le commandement de la marine et réglait les débarquements, difficiles en cette saison fertile en tempêtes du Norte. Ce redoutable vent du nord chassait d'ailleurs la fièvre jaune, qui avait encore cruellement éprouvé les premières troupes débarquées en septembre. Le général **FOREY** était investi de tous les pouvoirs, mais dut se concerter avec M. **de SALIGNY**, qui conservait la confiance de l'Empereur. **ALMONTE** dut renoncer à son titre de chef suprême et dissoudre son ministère.

Le général **ZARAGOÇA** était mort. **ORTEGA**, qui lui succédait, échangeait des lettres courtoises avec le général **FOREY**, tout en affirmant que la presque unanimité des Mexicains appuyaient le gouvernement républicain.

Le pays, en effet, ne fournissait aucune ressource à l'armée. Le général **LOPEZ** ayant promis de livrer mille mulets à Tampico, l'amiral fit occuper ce port, le 22 novembre, malgré le vent du *Norte*, qui rend très-dangereux son abord en cette saison. Le colonel **de la CANORGUE** y fut installé avec douze cents hommes du 81e : la canonnière *la Lance* remonta le Rio Panuco jusqu'à Panuco même, à cent kilomètres de l'embouchure. Mais les *guerrilleros* du général **PAVON** interceptèrent les communications avec l'intérieur et l'on trouva à peine deux cents mulets payés à très-haut prix. On évacua Tampico le 23 janvier, emmenant quatre cents émigrés coupables d'avoir témoigné des sympathies françaises. *La Lance*, qui ne put franchir la barre, dut être brûlée. Cette difficile expédition, conduite par la marine avec tant de dévouement et d'habileté, aboutissait à un échec pour l'intervention.

Le général **FOREY** réservait tous ses moyens pour la marche sur Puebla. Le 1er décembre, il avait porté le général **DOUAY** à San Augustin de Palmar, au delà des Cumbres, et le colonel **LHÉRILLIER** avait occupé San André, au nord de cette position. La division **BAZAINE** marcha par la route de Jalapa et, le 19 décembre, atteignit Perote avec la division **MARQUEZ**. Des deux parts, on abordait l'Anahuac, où l'on trouvait des récoltes et des troupeaux. La santé de l'armée s'améliorait, et elle tirait ses vivres du pays même. D'autre part, bien que les convois de Vera Cruz ne fussent plus indispensables, dix postes, partagés en deux commandements, gardaient la route d'Orizaba à la limite des terres chaudes. Pour celles-ci, le capitaine de vaisseau **DURAND SAINT-AMAND** les surveilla avec les auxiliaires des Antilles, des marins, quelques soldats, les réfugiés de Tampico, la contre-guérilla passée sous le commandement du colonel **DUPIN** ; le bataillon égyptien y arriva le 23 février 1863.

Dans ces conditions, l'armée reprit sa marche sur Puebla. Le 4 mars, les deux divisions campaient à une journée d'Amozoc ; le 16, le général **DOUAY** s'établit à l'hacienda de Mazanilla, en face de Guadalupe. **BAZAINE** vint camper sous Puebla, à la gauche de **DOUAY** : le 18 au soir, l'investissement était complet, **DOUAY** s'étant étendu par le nord, **BAZAINE** par le sud. On fortifiait les ponts de Mexico et de las Animas (route de Cholula), menacés par le général **COMONFORT**, assis sur la route de la capitale ; le 19 mars, enfin, le quartier général fut établi sur le Cerro San Juan, du côté opposé à Guadalupe. Assez fort pour se garder en tournant la ville, le général **FOREY** évitait de se heurter au Cerro du Guadalupe, où s'était brisée l'attaque de **LORENCEZ**, et menaçait la place du côté de Mexico, à l'ouest.
Les Mexicains avaient accumulé les défenses à Puebla : **ORTEGA** les commandait. **JUAREZ** était venu les exciter de sa présence ; les résidents français, les bouches inutiles, avaient dû quitter la ville, qu'entourait une ligne continue de remparts en terre, derrière laquelle chacun des cadres était converti en une petite forteresse appuyée par les couvents, solidement construits et organisés en réduits de la défense. Entre les routes de Mexico et de Cholula, le fort de San Javier s'offrait d'abord à l'attaque française.
La circonvallation n'était pas tellement fermée, en raison du faible chiffre des assiégeants, que la cavalerie d'**ORTEGA** ne pût la franchir. Dans la nuit du 21 mars, quinze cents cavaliers allèrent rejoindre **COMONFORT** et l'aider à enlever les ressources des haciendas voisines. Le 22 mars, cette cavalerie envahit Cholula, d'où la repoussa une brillante charge des chasseurs d'Afrique, conduite par le colonel **du BARAIL** et le général **de MIRANDOL**.
Le 23 mars, la tranchée fut ouverte à six cents mètres du saillant de San Javier; le 25, la deuxième parallèle fut ouverte à trois cent cinquante mètres et armée de batteries qui ruinèrent celles du fort et permirent de s'établir à cent trente-cinq mètres ; pour diminuer le parcours de l'assaut, on traça une quatrième parallèle à soixante-dix mètres. Les Mexicains avaient reporté les canons du fort sur les barricades voisines. Le 29 mars, l'assaut fut donné par les troupes mêmes qui, le 5 mai 1862, avaient échoué à Guadalupe. A cinq heures du soir, le 1er chasseurs, commandant **de COURCY**, et le 2e zouaves, colonel **GASTALET**, se lançant au signal du général **DOUAY**, pénétrèrent dans le pénitencier et occupèrent les maisons voisines, malgré le feu redoublé de tout ce qui avait vue sur le fort. Six cents Mexicains étaient tués, deux cents pris ; on perdait deux cent trente hommes tués ou blessés ; le général **de LAUMIÈRE,** commandant l'artillerie de l'armée, était au nombre des premiers.
Ce succès fut beaucoup moins décisif qu'on ne l'avait espéré. Comme Saragosse en 1808, Puebla défendait opiniâtrement chaque couvent, chaque îlot de maisons ; ceux-ci furent numérotés, pour ordre, de 1 à 158 ! On avança pied à pied, chaque cadre exigeant un assaut. Le 31 mars, les chasseurs enlevèrent le n° 2, ainsi que le n° 9, ouvert par l'explosion d'un sac de poudre ; mais, devant la caserne, qui constituait le n° 26, on échoua ; dans la nuit du 2 au 3 avril, on employa la mine ; elle rencontra le roc ; au cadre 24, une section du génie fut enveloppée et prise. Le 7 avril, on avait plus de cinq cents hommes hors de combat, et la poudre allait manquer. On s'arrêta.
Tandis que **DOUAY** rencontrait, au pénitencier de San Javier, cette résistance obstinée, **BAZAINE** dirigeait des travaux d'approche contre les forts de Carmen et de Totimehuacan, à la droite de la première attaque : ces deux forts sont assis sur les deux berges du Rio San Francisco, en aval de la place. Les assiégés commençaient à souffrir de la faim : quinze cents cavaliers qui leur restaient sortirent encore de la place et essayèrent de ramener un convoi, qui fut enlevé. Le 14 avril, le général **BRINCOURT**, détaché sur Atlinco (vingt kilomètres sud-ouest de Puebla) avec cinq cents zouaves, deux cents chasseurs et deux cents Mexicains, rencontra deux colonnes de **COMONFORT**, au nombre de quinze cents hommes, les chargea successivement, les mit en déroute, et ramena des approvisionnements. Des sorties tentées sur les travaux de **BAZAINE** furent vigoureusement repoussées ; mais **DOUAY**, continuant l'attaque à l'intérieur, perdit trois cent

cinquante tués ou blessés et cent trente prisonniers à l'attaque du couvent de San Inez. « Ces hommes, dit le rapport d'Ortega, avaient combattu comme des lions. » Sous le feu des fenêtres du couvent et des maisons voisines, abritant deux mille tirailleurs, cet assaut avait rencontré des obstacles de toute sorte, multipliés sur le sol à parcourir. Après ce succès, l'ennemi crut pouvoir attaquer à son tour les cadres 30 et 31. Il fut repoussé. Par l'ordre de **JUAREZ**, qui s'était rendu à l'armée de **COMONFORT**, une attaque simultanée de la garnison et de l'armée de secours eut lieu le 5 mai, l'anniversaire du combat de Guadalupe.
La cavalerie mexicaine, vigoureusement chargée par les escadrons des capitaines **de FOUCAULT** et **de MONTARBY,** fut rejetée au loin, tandis que la garnison était ramenée dans la place. Cependant **COMONFORT** commença, vers San Lorenzo, dans la vallée de l'Atoyac, à dix kilomètres au nord de Puebla, un établissement solide qui devait servir de point de départ à de nouvelles attaques. **BAZAINE** fut chargé de le déloger. Parti le 8 mai à minuit avec quatre bataillons, quatre escadrons et huit pièces, il remonta la vallée et arriva, à cinq heures du matin, à portée de San Lorenzo. Une ligne continue d'épaulements, appuyée à l'est aux berges abruptes de l'Atoyac, avait pour réduit l'église de San Lorenzo. Huit mille hommes occupaient les lignes, l'église et le village. **BAZAINE** attaqua par sa gauche, de façon à rejeter les défenseurs sur l'Atoyac, la cavalerie prononçant un mouvement tournant dans le même sens. Malgré une défense énergique, l'attaque réussit pleinement ; deux divisions de **COMONFORT** furent à peu près détruites ; trois drapeaux, huit pièces de campagne, un millier de prisonniers, un convoi considérable restèrent aux mains des vainqueurs ; grâce à l'élan et à la bonne disposition de l'attaque, les pertes étaient peu importantes. Tout espoir de secours était perdu pour les défenseurs de la place.
Le 12 mai, la parallèle fut ouverte à six cent quatre-vingts mètres de Totimehuacan, et l'artillerie de ce fort et de celui de los Remedios, entre la place et le pied du Guadalupe, fut réduite au silence. Le 17, une série d'explosions eut lieu à l'intérieur. **ORTEGA**, dont les propositions de capitulation avaient été repoussées les jours précédents, brisait ses armes et se rendait à discrétion ; le 19, les drapeaux français et mexicains furent hissés à la fois sur la cathédrale, à l'entrée de laquelle le clergé venait recevoir le général **FOREY**. Les prisonniers furent mal gardés : cinq cent trente officiers purent être envoyés en France ; mais six cent cinquante s'étaient échappés, soit de Puebla même, soit d'Orizaba, et, parmi eux, **ORTEGA**, **la LLAVE**, qu'on retrouva parmi les plus redoutables adversaires de l'intervention. Cinq mille hommes furent versés dans l'armée de **MARQUEZ** ; en réalité, plus de la moitié des 26 généraux, 1,432 officiers, 11,000 soldats qui s'étaient rendus à Puebla purent reprendre les armes contre les Français.
Le général **BRINCOURT** fut chargé du commandement de Puebla ; les administrateurs civils furent nommés, sur la désignation **d'ALMONTE** et de M. **de SALIGNY** ; des décrets des 21, 22 et 27 mai prescrivirent la séquestration des biens des citoyens armés contre l'intervention, la révision des ventes des biens des sociétés de bienfaisance ; l'exportation des métaux précieux fut interdite et les douanes de terre rétablies, sous la direction de M. **BUDIN**, receveur général en mission.
Le 4 juin, la Fête-Dieu fut célébrée en grande pompe, avec la participation de l'armée française.
Dès le 1er, **JUAREZ** avait quitté Mexico, où les conservateurs, réunis par le général **AGUILAR**, avaient fait acte d'adhésion à l'intervention ; une députation fut envoyée au général **FOREY**, pour l'inviter à prendre possession de la capitale. C'étaient les plus exaltés parmi les anciens adversaires de **JUAREZ** ; leur attitude inquiéta le général **FOREY**, qui, d'accord avec les consuls étrangers, fit occuper la ville par des troupes françaises, à l'exclusion de **MARQUEZ** ; cependant il consentit à faire prendre à ce général la tête du défilé quand lui-même fit, le 10 juin, son entrée dans Mexico. Il tenait à marquer que l'armée française n'était que l'auxiliaire des Mexicains conservateurs et ne prétendait qu'à assurer l'entière liberté de leurs résolutions. L'accueil fait à l'armée lui parut enthousiaste, et il put se croire maître de la situation ; il constitua un gouvernement mexicain, avec un pouvoir exécutif confié aux généraux **ALMONTE** et **SALAS**, et un congrès dont les trente-cinq

premiers membres, désignés par M. **de SALIGNY**, durent en élire eux-mêmes deux cent quinze autres : ce congrès vota l'établissement d'une monarchie et nomma l'archiduc **MAXIMILIEN** empereur du Mexique. Le gouvernement provisoire devint la « Régence de l'Empire » .

JUAREZ avait transporté à San Luiz Potosi le siège de son pouvoir, et la lutte continuait. **URAGA** occupait la route de Toluca, à l'ouest ; **DOBLADO**, au nord, celle de Queretaro. **NEGRETE**, un des évadés de Puebla, menaçait la route de Vera Cruz, défendue par une brigade de renfort arrivée de France à la fin de mars.

Pendant le siège de Puebla, le 31 mars, les guérillas de Jalapa avaient envahi les ateliers du chemin de fer de la Soledad et bouleversé les travaux. Un incident plus douloureux s'était produit, le 1er mai, à Camaron, à mi-chemin de Vera Cruz à Orizaba. La compagnie **DANJOU**, de la légion étrangère, envoyée de Chiquihuite au-devant de deux convois d'argent et de munitions, avait été assaillie par huit cents cavaliers et un millier de fantassins amenés par le général **MILAN**. Elle s'était réfugiée en combattant dans une maison du village, et y soutint héroïquement, pendant toute la journée, une lutte inégale. Quand enfin, à six heures du soir, les Mexicains entrèrent dans la maison, le capitaine **DANJOU**, le sous-lieutenant **VILAIN**, qui l'avait remplacé, étaient tués, ainsi que vingt de leurs soldats. Le troisième officier, **MAUDET**, était mortellement blessé, ainsi que sept hommes encore ; la plupart de ceux qui furent pris étaient blessés. Mais les convois furent sauvés. **MILAN** ramena à Jalapa sa troupe décimée et très-frappée de la résistance qu'elle avait rencontrée. Il fit rendre les honneurs militaires au sous-lieutenant **MAUDET**, quand il succomba à Jalapa.

Cet été fut un temps de repos. L'armée avait étendu ses cantonnements autour de Mexico ; au nord d'Orizaba, le colonel **AYMARD** avait occupé Tulancingo, sur la route de Tampico, et contenait les guérillas de la Huasteca, région montagneuse et difficile entre Orizaba et San Luiz Potosi. **NEGRETE** avait été rejeté sur cette dernière ville.

Dans le Sud, la résistance hésitait. C'était surtout l'escadre qui s'occupait, sous le commandement du contre-amiral **BOSSE**, de faire respecter l'intervention sur les côtes du Yucatan, ou dans le delta de son fleuve, l'Unumasinta : il obtint, le 6 septembre, la déclaration de blocus de la côte mexicaine de l'Atlantique et put arrêter le commerce neutre, qui fournissait des ressources à **JUAREZ**.

Le 1er octobre 1863, le général **FOREY**, élevé à la dignité de maréchal, remit le commandement au général **BAZAINE**, qui l'exerça jusqu'à la fin. M. **de MONTHOLON** remplaça M. **de SALIGNY.**

En France, on désirait la fin de la guerre, et le nouveau ministre autorisait même des négociations avec les juaristes ; mais ces instructions se croisaient avec les nouvelles de la junte suprême. L'Empereur se regarda, quand il les apprit, comme engagé d'honneur à les soutenir ; toutefois, l'acceptation de la couronne par l'archiduc fut ajournée jusqu'à une manifestation plus générale, en faveur de la monarchie, de la nation mexicaine.

C'est à provoquer cette manifestation que le général **BAZAINE** employa ses premiers efforts. Il disposait alors de trente-cinq mille Français, et des divisions **MARQUEZ** et **MÉJIA**, qui, administrées à l'aide de subsides fournis par la France, acquéraient une véritable valeur. Ainsi, le 30 novembre, **MARQUEZ**, assailli dans Morelia (soixante lieues à l'ouest de Mexico) par les douze mille hommes d'Uraga, les avait repoussés avec perte : cinq jours après, cette armée libérale du Pacifique avait rencontré le colonel **MARGUERITTE**, qui avait sabré son avant-garde ; puis, le 29 décembre, le général **DOUAY**, qui, à Uruapan, avait changé en déroute complète sa retraite vers le nord.

L'effort se produisait à la fois dans tous les sens, les Mexicains alliés tenant la tête des attaques. A San Luiz Potosi (soixante lieues nord-nord-ouest de Mexico), **NEGRETE** était repoussé par **MÉJIA** et perdait huit cents hommes et tout son parc. Les Français tenaient à Acapulco et San Blas, sur le Pacifique, des garnisons en relation avec leur division navale dans cette mer. Tout le centre était soumis ; les partis se balançaient dans le Yucatan. **JUAREZ**, réfugié à Monterey, avait peine à réduire Vidaurri soulevé ; mais le voisinage des États-Unis était pour lui un appui très-important.

Les États-Unis avaient refusé, dans le principe, de joindre leurs réclamations à celles de l'Europe ; leur gouvernement proclamait sa sympathie pour le gouvernement républicain au Mexique, et son opposition devrait être prise en très-sérieuse considération, quand prendrait fin la guerre de la Sécession, qui le paralysait en ce moment.
Toutefois, l'adhésion à la résolution de la junte suprême parut alors assez général pour que l'archiduc crût pouvoir déclarer, à la commission mexicaine envoyée à Miramar, qu'il acceptait la couronne (10 avril 1864). Il passa à Rome, où il aurait eu grand besoin de trouver un appui pour ses relations avec le clergé de sa nouvelle patrie, et débarqua à Vera Cruz le 28 mai 1864.
Son gouvernement rencontrerait-il moins d'obstacles et de difficultés intérieures que l'occupation française ? La partie de la nation qui l'acceptait sans restriction, et qui demandait surtout la stabilité du pouvoir, était nombreuse peut-être, mais sans action énergique. Les adversaires vraiment décidés de **JUAREZ** obéissaient surtout aux passions cléricales : dirigés par Mgr **La BASTIDA,** archevêque de Mexico, ils poussaient à une réaction passionnée, peu d'accord avec le libéralisme européen des Français et de **MAXIMILIEN** lui-même, contre les gouvernements qui avaient dépouillé le clergé du pouvoir politique et des immenses biens qu'il devait à la dévotion des siècles précédents. Les dissentiments avec ce parti restaient une cause de difficultés continuelles. Le général **BAZAINE**, dont le maréchal avait, en le quittant, appelé l'attention sur les dangers de ces relations avec d'indociles alliés, n'avait pu qu'atermoyer et attendre : il avait cependant rompu avec l'archevêque et l'avait exclu du gouvernement. On ne peut, à ce propos, s'empêcher de se reporter au souvenir des rapports que le général **BONAPARTE** entretint, par une si patiente habileté, avec le divan du Caire.
L'Empereur se montra tout d'abord froid et sévère envers **MARQUEZ** et **MÉJIA**, qui avaient à se reprocher, en effet, plus d'une cruauté et d'une exaction, mais qu'aucun autre de ses partisans n'égalait en valeur. Il indiquait ainsi sa volonté de n'user que de moyens honnêtes pour arriver à un succès bien difficile : l'argent lui manquait, ce qui l'obligeait à manquer de parole à tous les créanciers étrangers. La France même, dont la créance pour frais de guerre, arrêtée à 270 millions au 1er juillet 1854, devait, aux termes du traité de Miramar, être remboursée à partir de ce moment, aurait là un sujet continuel de récriminations et de dissentiments : un emprunt de 190 millions, souscrit surtout en France, n'en avait donné que 102, presque immédiatement absorbés par les frais de courtage, le *payement de la dette anglaise*, la consignation d'une réserve pour garantie d'intérêts. Loin de diminuer sa dette, le Mexique était destiné à l'accroître sans cesse par des emprunts à la caisse de l'armée, qui donnaient lieu à des discussions entre lui et le général **BAZAINE**, blâmé, d'autre part, de ses concessions par son gouvernement. Le traité de Miramar, supposant que trois années suffiraient pour constituer solidement l'Empire, stipulait que l'armée française évacuerait le pays dans ce délai, prolongé au plus de six autres années pour la légion étrangère, portée à huit mille hommes. A ces forces militaires s'ajoutaient sept mille hommes levés en Autriche et deux mille Belges.
L'entretien de ces forces étrangères excédait les ressources financières du Mexique. Quant aux troupes nationales, nous avons dit ce qu'elles pouvaient être, les Espagnols d'origine ne servant guère que comme officiers, surtout comme officiers supérieurs, les rangs étant remplis par la « leva » d'Indiens servant indifféremment sous des drapeaux divers. Pour utiliser les éléments militaires, politiques, financiers que pouvait offrir le pays, il aurait fallu le souple génie d'un **BONAPARTE** en Égypte, ou une absence de scrupules qui répugnait absolument à l'honnêteté de **MAXIMILIEN**.
Cependant, à son arrivée, la situation militaire était satisfaisante : les guérillas de Guanajuato (mi-chemin de Mexico à San Blas) avaient été réduites par le colonel **GARNIER** : la Sierra Morones était pacifiée par la soumission de Sandoval et de Cadena. Enfin **DOBLADO**, qui, commandant six mille hommes vers San Luiz Potosi, essayait d'enlever Matahueta à **MÉJIA**, y avait été atteint par

le colonel **AYMARD** ; un escadron de chasseurs, chargeant à sa gauche, tandis que **MÉJIA** résistait à sa droite, avait dispersé sa cavalerie et enlevé quatre pièces de campagne ; puis **MÉJIA**, prenant l'offensive, avait achevé sa déroute. **DOBLADO**, qui avait pu disputer le pouvoir à **JUAREZ**, alla mourir aux États-Unis.

L'Empereur put faire, en sécurité, son premier voyage à travers les États du centre de l'Empire et croire, à cet instant, à la probabilité d'un succès final, malgré quelques conflits d'autorité entre les fonctionnaires civils auxquels il confiait l'administration et les commandants militaires qui, sous les ordres du maréchal (le général Bazaine avait été élevé à cette dignité le 5 septembre 1864), avaient pour objet essentiel les opérations de la guerre.

Le maréchal dirigeait, en ce moment, une opération d'ensemble vers les provinces du Nord. La contre-guérilla du colonel **DUPIN** avait, le 18 avril, battu le général **CARBAJAL** à San Antonio (vingt lieues au sud de Tampico) et occupait cette dernière localité. Entre San Luiz Potosi, dégagé par la victoire de Matahuela et la route de Vera Cruz, la Huasteca avait été parcourue par le colonel **TOURRE**, qui, après avoir battu le général **UGALDE** à la Candelaria, le 1er août, était entré, le 2, à Huejutla, la capitale de ces montagnes. Malheureusement, les conditions de soumission demandées par les chefs de la Huasteca n'avaient pas été acceptées à Mexico, au grand regret du maréchal. Celui-ci tourna ses vues vers la région du Nord, où s'était réfugié **JUAREZ**.

La brigade **LHÉRILLIER**, à l'ouest, dut partir de Zacatecas (cent soixante-trois lieues nord-ouest de Mexico), la brigade **AYMARD**, de San Luiz Potosi (cent quatorze kilomètres de Mexico). A l'est, **MÉJIA** et **DUPIN** durent combiner leurs efforts. Tous ensemble devaient s'élever vers le nord jusqu'à 26° latitude de Matamoros, où le Rio Bravo del Norte, qui marque la frontière des États-Unis et du Mexique, vient se jeter dans la mer des Antilles. L'amiral **BOSSE** devait bloquer le Rio del Norte. La division **de CASTAGNY** était en deuxième ligne, à Queretaro, et devait s'élever au nord entre **MÉJIA** et la brigade **AYMARD**.

Le général **de CASTAGNY** commença son mouvement sur Saltillo, entre le colonel **AYMARD**, qui occupa Parras, et **MÉJIA** qui, à l'est, traversait péniblement les montagnes du Tamaulipas, presque impraticables dans cette saison des pluies. Le général **de CASTAGNY** s'avança jusqu'à Monterey, où **JUAREZ** avait établi le centre de son gouvernement, quand il avait dû quitter San Luiz. Tandis qu'il remontait au nord, le général entrait à Monterey le 26 août : mais là il se jugeait un peu en l'air, dans le cas surtout d'une intervention de l'armée américaine, intervention qui préoccupait dès lors le maréchal et influait sans cesse sur ses mouvements. Le général rappela à lui le colonel **AYMARD**, renonçant ainsi à coopérer avec le général **DOUAY**, qui agissait à sa gauche, au moment où cette coopération eût décidé la ruine de **JUAREZ**.

JUAREZ, en effet, avait pris l'offensive contre la brigade **LHÉRILLIER**, marchant avec **NEGRETE**, son ministre de la guerre, ayant **PATONI** à sa droite, **CARVAJAL** à sa gauche. **ORTEGA** commandait toute l'armée ; il descendait au sud, traversant le Rio de Nazas, qui court de l'ouest à l'est dans l'État de Durango, et va se perdre dans un lac, à la latitude de Saltillo. Il campait, avec trois mille hommes et vingt-six pièces de canon, à l'hacienda de la Estanzuela, au pied du Cerro de Majoma, quand le colonel **MARTIN**, détaché à mi-chemin de Durango au Nazas, résolut de l'aborder par son flanc droit. Le 21 septembre, le colonel arrivait au contact de l'ennemi ; ayant rallié le capitaine **MARQUEZ**, il avait sous la main cinq compagnies du 2e zouaves, une de chasseurs à pied, un escadron de chasseurs, quatre-vingts cavaliers mexicains.

L'escadron de chasseurs refoula les avant-postes de **NEGRETE** ; mais, au calme de leur retraite, le colonel **MARTIN** comprit qu'ils se sentaient fortement soutenus ; il massa son convoi derrière les bâtiments de l'hacienda, les conducteurs armés aux fenêtres de l'édifice, et, laissant les chasseurs en réserve, porta en avant sa cavalerie, appuyée par une compagnie de zouaves, les quatre autres en seconde ligne, ses deux obusiers de montagne au centre.

ORTEGA avait rangé son armée derrière la crête du Cerro de Majoma, qui domine la plaine de trente mètres, à trois kilomètres de l'hacienda. Lui-même occupait la gauche, avec **ALCADE** au centre, **PATONI** à droite, l'artillerie partagée entre le Cerro et la route de San Miguel Mesquital. Le colonel dirigea l'attaque sur le Cerro ; mais l'un des premiers boulets de l'ennemi frappa ce brave officier. Heureusement, le commandement tombait dans les vaillantes mains du commandant **JAPY**, des zouaves. La perte du chef de la colonne n'arrêta pas l'élan des assaillants ; la batterie de huit pièces fut enlevée et les troupes de soutien rejetées, à la baïonnette, sur le versant sud de la montagne, où les Mexicains perdirent encore trois pièces. **ORTEGA** accourait au secours de sa gauche ; mais il trouvait une invincible résistance dans ces intrépides soldats, aussi solides dans la défense qu'impétueux à l'attaque. L'escadron de chasseurs d'Afrique chargea avec sa vigueur habituelle et dégagea les zouaves, tandis que la réserve des chasseurs à pied gagnait du terrain sur la route, enlevait l'artillerie de ce côté et la retournait contre l'ennemi, qui fuit sous le feu de ses propres canons.

Cette brillante affaire coûtait aux Français, outre la perte si regrettable du colonel **MARTIN**, vingt tués et cinquante blessés. La fatigue des troupes, qui avaient fait une étape de douze lieues avant le combat, ne permit pas de poursuivre les vaincus, et, d'autre part, ils trouvèrent libre la route de Parras, qu'abandonnait le colonel **AYMARD**. La victoire de Majoma, qui eût dû compléter la défaite suprême de **JUAREZ**, n'eut donc pas de suites décisives. Cependant les Français ne trouvaient plus de résistance jusqu'au 26° degré. Le 26 septembre, **MÉJIA** occupa Matamoros, tandis que le colonel **DUPIN** parcourait le Tamaulipas et que, dans la Nuevo Leon, **VIDAURRI** et son lieutenant, **QUIROGA**, faisaient leur soumission.

A l'ouest de Mexico également, l'Empire faisait des progrès : il était accepté dans l'État de Jalisco par le général **URAGA** : **ARTEAGA, ETCHEGARRAY** essayaient de sortir des montagnes du Michoacan pour rejoindre **JUAREZ** au nord : ils y étaient rejetés avec perte par le colonel **CLINCHANT** (9 août). L'Empereur put parcourir toutes ces provinces du Centre, d'août en octobre, au milieu des acclamations de la population indienne et dans le silence de ses adversaires.

Cependant, **ARTEAGA** demeurait fortement armé dans le Michoacan ; dès que la saison des pluies prit fin, le général **DOUAY** partit de Guadalajara (15 octobre) pour le réduire, et marcha vers le sud, ayant à sa gauche **MARQUEZ**, à sa droite d'autres corps mexicains ; il arriva ainsi jusqu'au volcan de Colima, exactement à l'ouest de Morelia et de Mexico, à quinze lieues du port de Manzanillo, sur le Pacifique. Il y trouvait **ARTEAGA** établi derrière des barrancas infranchissables. Il le tourna par un grand mouvement sur sa gauche. **ARTEAGA** ne l'attendit pas, jeta son artillerie dans les ravins, parvint à s'échapper, et courut vers l'Est, poursuivi par les colonels **de POTIER, CLINCHANT, LEPAGE** ; le colonel **CLINCHANT** l'atteignit, le 22 novembre, au sud du lac de Chalapa, à Jiquilpan, et le culbuta, lui prenant neuf obusiers de montagne et le mettant en déroute complète ; ce qui échappa alla renforcer les guérillas du Michoacan. Le général **DOUAY** porta son quartier général à Morelia.

Quand s'acheva l'année 1864, l'intervention n'avait plus guère à compter que deux centres de résistance ; **JUAREZ**, rejeté sur Chihuahua, dominait encore au nord, dans le grand triangle de cent cinquante lieues de hauteur qui a pour base le parallèle de Matamoros (26°). Au sud, **PORFIRIO DIAZ** tenait Oajaca, entre l'Yucatan et le Guerrero, imparfaitement pacifiés ; les forces mexicaines impérialistes, auxiliaires souvent utiles de l'armée française, étaient peu organisées et peu sûres ; les légions belge et autrichiennes arrivaient à peine. En réalité, l'opinion générale était que la présence de l'armée française était absolument nécessaire à la sécurité de l'établissement monarchique. Mais déjà l'empereur **NAPOLÉON** commençait à insister sur le rappel de ses troupes dans les délais stipulés par le traité de Miramar. La France ne pouvait continuer indéfiniment une guerre sans intérêt sérieux pour elle, et, d'ailleurs, une éventualité tous les jours plus menaçante apparaissait à la frontière du Nord. Malgré tous les efforts de la diplomatie des deux empereurs, le gouvernement

des États-Unis avait refusé absolument de reconnaître l'empire mexicain ; il encourageait **JUAREZ**, lui offrait toutes facilités pour recruter des soldats sur son territoire. Sur le Rio Bravo del Norte, les républicains trouvèrent l'appui des fédéraux sous toutes les formes, malgré les protestations de neutralité venues de Washington, et l'heure approchait où le bon vouloir des confédérés ne compenserait plus l'hostilité de leurs adversaires. Or l'empereur **MAXIMILIEN** ne semblait pas assez puissant au Mexique pour dompter les résistances de l'intérieur ; il était absolument hors d'état de soutenir, sans le secours de la France, une lutte contre les États-Unis, et, d'autre part, engager une guerre avec les États-Unis eût été pour la France une déplorable folie, non-seulement parce que rien ne motivait, en Amérique, une telle résolution, mais encore parce que la situation en Europe devenait très-grave pour elle. L'Autriche et la Prusse, unies, dépouillaient le Danemark du Sleswig-Holstein, malgré la garantie des autres puissances, et leur attitude signifiait surtout un défi à la France d'intervenir pour dégager sa parole. L'orage grondait sur le Rhin.

L'armée française commença donc, malgré les protestations de l'empereur **MAXIMILIEN**, son mouvement de retour. Le 1er chasseurs, le 2e zouaves, et le 99e quittèrent le Mexique. Cependant le maréchal organisait, sous les ordres du général d'artillerie **COURTOIS d'HURBAL**, une expédition contre Oajaca. Dès le 1er août 1864, le général **BRINCOURT** avait occupé Huajuapan, à cinquante lieues au sud de Puebla, quarante lieues de Oajaca. Depuis, le maréchal faisait travailler aux routes que devait parcourir son artillerie pour atteindre Oajaca. En novembre, le général **COURTOIS d'HURBAL** put marcher sur Oajaca par Yanhuitlan, entre deux colonnes légères qui le rejoignirent à Anatlan : il fallut de nouveaux travaux pour lui permettre d'atteindre Ebla, à quatre lieues d'Oajaca. Le maréchal l'y rejoignit le 15 janvier 1865.

Il s'agissait d'un siège analogue à celui de Puebla : une ligne d'investissement de trente-sept kilomètres fut gardée par une série de petits postes fortifiés, et plusieurs attaques, la principale vers le nord, se dessinèrent aux abords de la place.

Celle-ci était défendue par quatre grands couvents formant bastion. A l'ouest, sur le Cerro de la Soledad, dominant de cent soixante-dix mètres, s'élevait le fort Zaragoça. A treize cents mètres en avant du côté du nord et à deux cent quatre-vingt-dix mètres au-dessus de la place, une redoute carrée défendait le premier Cerro Dominante ; le deuxième Dominante était porté à quatre cents mètres en avant. Des fougasses, trous de loup, petits piquets reliés par des fils de fer, couvraient les abords de ces fortifications. Le maréchal disposait de six mille hommes environ.

Le 1er février, la tranchée fut ouverte à la fois contre les Dominante et sur les hauteurs voisines, tandis que les postes de la plaine resserraient, chaque nuit la ligne d'investissement, et que les zouaves s'avançaient peu à peu dans les faubourgs mêmes.

Le 6 février, on était à trois cents mètres du Cerro Dominante, malgré le feu incessant des forts. Le général **Félix DIAZ** avait essayé en vain de franchir la ligne française, et les progrès du siège étaient rapides. **PORFIRIO DIAZ**, désespérant de les arrêter, prévint l'assaut préparé pour le 9 au matin, en se rendant à discrétion, avec quatre mille hommes et soixante pièces de canon. Il fut dirigé sur Puebla, mais ne fut pas mieux gardé que les prisonniers de Puebla et reparut dans les rangs des juaristes, comme **ORTEGA**, **NEGRETE** et d'autres chefs qui avaient antérieurement remis leur épée aux troupes françaises. Le général **MANGIN** resta à Oajaca avec deux bataillons de la légion étrangère et le bataillon léger d'Afrique. Il travailla à pacifier la province et à compléter ainsi, au sud, la sécurité de la route de Mexico à la mer.

Moins heureux dans la Huasteca, le capitaine **HURTEL**, en essayant de pénétrer au cœur de ces montagnes, perdit du monde et dut rétrograder le 28 janvier. On reprit, avec les chefs des guérillas de ces contrées, les négociations qui avaient été rompues à Mexico : il y eut armistice, mais non soumission de ce côté.

Le 31 janvier, les bandes réunies de **ROMERO**, chef des guérillas de Michoacan, étaient surprises à Apacingan, par un détachement du colonel **de POTIER,** du 81e, complètement battues et

dispersées. **ROMERO**, fait prisonnier, fut passé par les armes ; mais dans l'ouest et le sud de cette province, les guérillas purent se maintenir.
L'État de Jalisco se soumettait, après la défaite de **ROJAS**, tué à Potrerillos le 28 janvier.
Mazatlan avait été occupé, le 13 novembre 1864, par les soins de l'escadre du Pacifique, avec la coopération des Indiens du général **LOZADA** : mais, au nord de cet État de Sinaloa, le général impérialiste **VEGA** était pris par **PATONI** et fusillé. Aux environs mêmes de Mazatlan, un détachement de turcos, abandonné par les alliés mexicains, était contraint de rendre ses armes, après une énergique défense. Le général **de CASTAGNY** dut marcher de Durango sur Mazatlan.
Le colonel **GARNIER**, qui le précédait, trouva **CORONA** fortement établi sur la formidable position de l'Espinazzo del Diablo, tourna ses redoutes et le poursuivit de crête en crête sur ces âpres montagnes qui couvrent le Sinaloa, mais sans pouvoir le détruire. **CORONA**, après le passage de la division Castagny, attaqua à Veranos (douze lieues de Mazatlan) une compagnie de chasseurs laissée dans ce village ; un petit nombre seulement put se faire jour à la baïonnette ; le commandant **de MONTARBY** accourut avec ses chasseurs, mit en déroute quatre cents cavaliers mexicains et fut tué pendant la poursuite. Le général **de CASTAGNY** fit brûler Veranos ; **CORONA** fit périr ses prisonniers. C'était comme un épisode de la guerre d'Espagne en 1808. Mais ces cruelles exécutions furent rares entre Français et Mexicains, tandis qu'entre eux les Mexicains des deux partis se montraient impitoyables.
Arrivé à Mazatlan le 13 janvier, le général **de CASTAGNY** organisa des colonnes mobiles qui parcoururent le sud de l'État, attaché à **CORONA**, et le traitèrent avec une rigueur insolite. **CORONA** put être chassé du pays avec l'aide de **LOZADA** ; le port de Guaymas, en Sonora, à 28º de latitude, fut occupé, mais les incendies et les exécutions laissèrent dans le pays une irritation profonde, et il resta insoumis, hors de la portée des fusils des garnisons impérialistes.
Au nord, les juaristes reprenaient courage au contact des Américains, dont ils s'exagéraient encore l'active sympathie. **NEGRETE** tentait une pointe hardie sur le Tamaulipas, arrivait à Monterey le 12 avril, forçait **MÉJIA** à se réfugier à Matamoros, où cinq cents Français, envoyés par mer, le joignirent le 2 mai, et ne reculait que devant les colonnes **JEANNINGROS** et **BRINCOURT**, accourant de San Luiz et du Rio Nazas. Sa division se dispersa dans le désert de Napimi.
Mais un événement décisif pour l'avenir de l'Empire s'accomplissait le 26 mai 1865. Le gouvernement confédéré cessait d'exister, et le gouvernement fédéral disposait de toutes les forces des États-Unis. Tout était désormais ennemi au nord de la frontière, bien qu'officiellement la neutralité subsistât et que les Américains hésitassent à s'engager dans une guerre avec la France. Toutefois le maréchal put craindre, s'il s'engageait à la poursuite de **JUAREZ**, de voir une armée américaine couper ses communications avec Mexico et Vera Cruz. Il résista donc aux objurgations de **MAXIMILIEN**, qui se flattait de l'espoir que, si **JUAREZ** était chassé du Mexique, les Américains accepteraient le fait accompli et reconnaîtraient l'Empire.
Dès lors, le dissentiment entre l'Empereur et ses auxiliaires apparaît dans la conduite de la guerre, malgré les ménagements qu'y apporte le maréchal. L'armée française se dispose à évacuer le pays, mais, d'une part, en forçant l'ennemi à respecter sa retraite, de l'autre, en aidant encore le parti auquel elle va laisser le soin de maintenir l'Empire. Les auxiliaires belges et autrichiens, au nombre de sept mille hommes, sont arrivés de novembre 1864 à mai 1865. Les soldats sont inexpérimentés ; mais, commandée par de bons officiers, cette brigade deviendra promptement une troupe de grande valeur. L'Empereur pourra-t-il, avec ces auxiliaires et les Mexicains de son parti, se maintenir à Mexico ? En Europe et en Amérique, le doute grandit tous les jours.
Un décret du 11 février 1865 licenciait l'armée impérialiste et fixait les bases de sa réorganisation : beaucoup de Français entrèrent dans les bataillons de Cazadores.
Le sud de l'Empire dut être laissé aux soins de l'armée impériale et des auxiliaires belges et autrichiens. Toutefois, avant d'évacuer le Michoacan, les colonels **de POTIER** et **CLINCHANT**

prêtèrent à cette armée un énergique appui : les Belges battirent les dissidents à Tacambaro, et, le 8 décembre, **MENDEZ** battit **AMATLAN**, à Santa Anna et fit prisonnier **ARTEAGA** et **SALAZAR**, qui furent fusillés. Cette contrée, à l'ouest de Mexico, put être considérée comme pacifiée pour le moment.

Avant de concentrer autour de Mexico ses deux divisions, le maréchal prescrivit au général **BRINCOURT** de chasser **JUAREZ** de Chihuahua : au prix de fatigues extrêmes, le général franchit, à travers des régions sans ressources et des fleuves débordés, les Rios Nazas, de Concho, San Pablo, les quatre-vingt-six lieues qui séparent Chihuahua de Parras. **JUAREZ** se réfugia à Paso di Norte, point où le Rio Bravo atteint la frontière, vers le milieu de la distance entre les deux océans. Le général **BRINCOURT** avait défense de dépasser Chihuahua, et **JUAREZ** put ne pas quitter le territoire mexicain.

La division de Castagny était revenue de Mazatlan à Durango, avec des postes échelonnés sur Mexico. Le général **DOUAY** avait son quartier général à San Luiz ; en cas d'attaque américaine, le point de concentration indiqué était Queretaro.

Chihuahua fut gardée par le chef d'escadron d'état-major **BILLOT**, avec cinq cents hommes.

Le 62e resta seul à Guaymas, en Sonora, et à Mazatlan, en Sinaloa, à peu près bloqué par **PATONI** et **CORONA**. Le reste des juaristes du Nord, sous **ESCOBEDO**, prenait pied dans le Tamaulipas, ouvertement appuyé par le gouvernement de Washington et recruté de soldats américains de la dernière guerre. Cependant une entreprise sur la ville de Bagdad, près de Matamoros, avait été désavouée ; les Américains, portant sur leurs chapeaux le nom du général mexicain **CORTINA**, avaient envahi cette ville et tiré sur les navires français (janvier-février 1865).

Tout le pays où le maréchal refusait de laisser des forces françaises revenait rapidement aux libéraux ; Monterey, mal défendue par sa garnison de six cents Mexicains, fut enlevée par **ESCOBEDO**, puis reprise par le commandant **de La HAYRIE** et le général **JEANNINGROS**.

La France avait adressé aux États-Unis une déclaration d'évacuation successive du Mexique. Il ne restait qu'à l'exécuter, et les dépêches de l'empereur **NAPOLÉON** étaient toutes dans ce sens ; le maréchal fut blâmé d'avoir encore aidé le trésor mexicain avec la caisse de l'armée ; les finances étaient dans un tel état que la convention du 30 juillet 1866, formulant la dette du Mexique et les termes de remboursement à la France, fut regardée comme une satisfaction sans portée donnée à l'opinion en France. La banqueroute de l'empire mexicain était hors de doute.

Le 31 janvier 1866, le commandant **BILLOT** évacua Chihuahua, y laissant cinq cents Mexicains dont la plupart firent défection à la première attaque. Le 1er mars, le commandant **de BRYAN,** ayant, de Parras, tenté un coup de main sur Santa Isabel, son détachement fut repoussé et lui-même périt dans l'action. Le maréchal interdit désormais toute entreprise de troupes françaises en dehors des lignes de Vera Cruz à Durango par Mexico et Queretaro, et de Queretaro à Monterey.

Mais Matamoros échappait définitivement à l'Empire ; un convoi que **MÉJIA** envoyait à Monterey fut enlevé, le 15 juin, par **ESCOBEDO**, renforcé par quinze cents Américains ; Matamoros capitula le 23, et **MÉJIA** fut, aux termes de la capitulation, transporté à Vera Cruz. Le 7 août, Tampico fut perdu à son tour. Le capitaine **LANGLOIS**, de la contre-guérilla, abandonné par les trois quarts des Mexicains de la garnison, rendit la ville dans les termes, d'ailleurs, d'une capitulation honorable. Le découragement envahissait les rangs des Austro-Belges, qui demandèrent à être rapatriés, et les villes retombaient aux mains des libéraux ; le gouvernement français hâtait l'évacuation, et, malgré les déclarations officielles, souhaitait et conseillait l'abdication de l'Empereur. En mai 1866, l'impératrice **CHARLOTTE** partit pour l'Europe, pour essayer de faire revenir l'empereur **NAPOLÉON** sur ses résolutions ; elle ne pouvait qu'échouer dans cette entreprise ; à Bruxelles, en Autriche, à Rome, elle trouva les mêmes refus de secours, et le désespoir éteignit cette remarquable intelligence.

Quelques épisodes d'une certaine importance marquèrent encore les dernières étapes de l'évacuation. Le maréchal présida lui-même, en juillet, à l'abandon de Monterey et de Saltillo ; les libéraux le pressant de trop près, il fit opérer, par le général **du PREUIL**, un retour offensif. Après une marche de nuit, l'ennemi fut atteint à la Noria de Custodio, sabré par les chasseurs qui envahirent l'hacienda, et s'enfuit laissant deux cents chevaux et cent quatre-vingt-cinq morts.
A la fin de juillet, Durango n'était plus qu'un avant-poste ; le général **de CASTAGNY** était à Léon. Le colonel **COTTREL**, laissé à Durango, l'abandonna à son tour le 13 novembre. Le 17, la ville se rendit aux libéraux.
Le général **AYMARD** se repliait du Michoacan après avoir surpris **REGULES** dans la nuit du 17 au 18 mars, en lui enlevant neuf cents chevaux, puis battu Torres à Frias (vingt-cinq lieues à l'ouest de Guadalajara). Toutefois, **REGULES** le suivait et faillit enlever Toluca.
En octobre 1866, l'empereur **MAXIMILIEN**, malade des fièvres, cruellement frappé par les nouvelles de l'impératrice, parut disposé à quitter le Mexique, et le gouvernement français chercha les éléments d'un nouveau gouvernement auquel il remettrait le pays ; mais aucun arrangement n'était possible avec **JUAREZ**, tandis qu'en ce moment même le gouvernement de Washington accréditait un ministre près de cet irréconciliable adversaire de l'intervention ; un télégramme du 13 décembre 1866, de l'empereur **NAPOLÉON** au maréchal, portait : « Rapatriez la légion étrangère et tous les Français, soldats ou autres, qui désirent rentrer, ainsi que les légions autrichienne et belge, si elles le demandent. »
C'était à la demande même de l'empereur **MAXIMILIEN** que la France se chargeait de rapatrier les Autrichiens et les Belges. Le 3 décembre 1866, une réunion solennelle des ministres et du conseil d'État, à Orizaba, avait déclaré que l'Empire pouvait et devait se maintenir par les seuls moyens du Mexique, et sans intervention étrangère. Il était entendu qu'il se livrerait entièrement au vieux parti clérical et renoncerait aux pratiques libérales qui avaient inauguré le règne de **MAXIMILIEN**. **MIRAMON** et **MARQUEZ** devenaient, avec **MÉJIA**, les chefs de l'armée mexicaine. Plus d'une fois, affirmaient-ils, leur parti s'était vu plus bas, et avait pu se relever.
Cependant, et d'accord avec ces résolutions, l'évacuation s'achevait. Celle des ports du Pacifique préoccupait surtout le maréchal ; l'escadre du Pacifique alla chercher d'abord le bataillon du 62^{e} qui tenait Guaymas et le réunit, à Mazatlan, à l'autre bataillon du même régiment ; là, deux brillantes affaires, qui firent honneur au colonel **ROIG** et au commandant **de LOCMARIA,** écartèrent l'ennemi, mais ne pouvaient rouvrir la route de Mexico à cette brave garnison très-affaiblie par la maladie. L'amiral **MAZÈRES** emmena six cents malades ou blessés à Panama, et débarqua la partie valide du 62^{e} à San Blas, le port de l'Ouest le plus rapproché de Mexico. Le général **de CASTAGNY** alla au-devant du 62^{e} jusqu'à Tepic, et l'on revint à Mexico à petites journées, le dernier échelon des troupes françaises remettant, le 12 décembre, Guadalajara au général mexicain **GUTIEREZ**. Un douloureux épisode signala cette retraite. Le 5^{e} bataillon de **CAZADORES** fut détruit après un combat acharné au Cerro de la Coronilla, entre Zapatlan et Guadalajara. Cent cinquante Français, qui étaient entrés dans ce bataillon, restèrent prisonniers.
Le 28 décembre, le général **de CASTAGNY** quitta Léon et rejoignit, à Queretaro, les derniers détachements de l'État de San Luiz. Les convois se succédaient sur la route de Vera Cruz, couverts, surtout au nord, contre la Huasteca, par une série de postes fortifiés. Les Belges, déliés par l'Empereur de leurs engagements, revinrent de Tulancingo, appuyés par le commandant **SAUSSIER**, et s'embarquèrent le 20 janvier ; le commandant **d'ESPEUILLES** avait, à Tlaxcala, le 2 novembre, dégagé les Autrichiens par un brillant combat et était revenu former, à Amozoc, la réserve du général **AYMARD**, commandant de Puebla. Au sud, **PORFIRIO DIAZ**, revenu à Oajaca, évitait de se commettre avec les troupes françaises.
A l'ouest, **REGULES** et **RIVA PALACIO** menaçaient Toluca. Ils furent mis en déroute, le 8 décembre, par le commandant **de la HAYRIE,** qui s'était porté, avec cinq cents hommes, au secours

de la garnison mexicaine. Le 6 janvier 1867, le commandant **DELLOYE** dut recommencer la même opération sur une plus grande étendue ; il rejeta l'ennemi loin de Toluca, et rentra à Mexico le 14 janvier, le jour même où, dans un grand conseil, on proclamait, comme à Orizaba, le maintien de l'Empire par les seuls moyens du Mexique. Une dépêche de l'empereur **NAPOLÉON** au général **CASTELNAU**, son aide de camp, en mission près de l'armée, portait, à la date du 10 janvier : « Ne forcez pas l'Empereur à abdiquer ; mais ne retardez pas le départ des troupes. »

Le 5 février, le maréchal quitta Mexico avec ses derniers soldats. Cependant, à la nouvelle d'un désastre éprouvé par **MIRAMON** à Zacatecas, il écrivit d'Orizaba à l'Empereur qu'il l'attendrait si cet échec le décidait à quitter le Mexique. Mais déjà l'Empereur, laissant **MARQUEZ** à Mexico, était allé joindre, à Queretaro, ce qui lui restait d'armée. Le maréchal quitta, le 26 février, Orizaba pour Vera Cruz ; la retraite s'opérait avec le plus grand ordre ; il y avait, sans convention formelle, une sorte d'armistice ; les libéraux s'abstenaient d'attaques qui eussent trouvé, d'ailleurs, des adversaires bien disposés pour y résister. Ils avaient rendu tous les prisonniers français et la plupart des autrichiens ; ceux-ci s'embarquèrent, les 21 et 22 février, sur *le Var* et *l'Allier.* Trente transports de la flotte et sept paquebots de la Compagnie transatlantique, nolisés par la marine, reçurent vingt-huit mille six cent quatre-vingt-treize passagers français et trois cent cinquante et un chevaux. Le 11 mars, le maréchal s'embarqua à son tour, le dernier, sur *le Souverain.*

La tenue et la discipline des troupes françaises pendant cette retraite avaient été admirables, comme, pendant toute la guerre, leur élan et leur fermeté dans les combats, leur patience dans les fatigues et les privations. Pour nos soldats, du moins, comme pour la plupart de leurs braves chefs, la guerre du Mexique ne laissait que d'honorables souvenirs.

Mais cette guerre devait avoir un douloureux dénoûment, trop prévu de tous. Nous avons vu l'empereur **MAXIMILIEN** refuser de se dérober aux périls de sa situation et de céder aux instances que les Français renouvelèrent pour le ramener avec eux en Europe. Au colonel **GARNIER**, qui lui signalait le danger de sa résolution : « J'aime le danger ! » répondait-il. Qu'eût été, en effet, son départ du Mexique ? Laisserait-il, sur cette terre où il était venu chercher un trône, ses amis compromis et la renommée sanglante et ridicule à la fois d'une entreprise inégale à ses forces et de grands desseins misérablement avortés ? Irait-il reporter à son pays, qui l'avait déclaré déchu de ses droits à l'empire d'Autriche, le spectacle de sa chute et y retrouver sa vaillante compagne, à laquelle leur commune ambition coûtait plus que la vie ? Il préféra, à ce triste avenir, la lutte mortelle à laquelle le conviaient quelques-uns de ses téméraires partisans.

Le 15 mai, la place de Queretaro fut, après une vigoureuse défense, livrée par le colonel **LOPEZ**, et l'Empereur avec elle. Il tombait dans les mains d'adversaires sans pitié et sans hauteur d'âme : **JUAREZ**, résistant à toutes les sollicitations, vengea bassement ses angoisses des dernières années et décida que **MAXIMILIEN** devait périr, pour décourager, dit-il, quiconque voudrait l'imiter. Comme si cette aventure, quelle qu'en fût l'issue, était pour séduire personne !

MAXIMILIEN fut, le 19 juin, fusillé à Queretaro avec **MIRAMON** et **MÉJIA**. Sa fin, honorée par son courage, ne laisse au monde qu'un souvenir de pitié !
